

# Déjeuner Lundi 24 mars 2014

## Barbara Polla «désire les hommes, en général»

Par Rinny Gremaud

Il y a deux ans, Barbara Polla publiait un livre pour dire ce qui la faisait femme. Aujourd'hui, elle signe un nouvel essai dans lequel elle explore le versant masculin du monde.

Elle est comme une étudiante, avec son ordinateur portable en aluminium ouvert à la table ronde d'un bistrot. Elle porte une sorte de chemise à jabot blanche, un gilet ultra-féminin qui ne fait qu'une lanière dans le dos, et des pantalons noir et bleu à motifs léopard. Elle a des yeux qui rient tout le temps, derrière un rideau de boucles blondes, et elle nous attend au Remor, un café genevois en zinc et vieux bois, à deux pas de sa galerie d'art.

Barbara Polla est une femme qui ne se présente qu'en forme de liste, parce qu'elle est multi-active, protéiforme, aspirante polymathe, affamée, inclassable. On l'a connue, ou on la connaît encore, médecin, politicienne libérale, directrice d'un centre de médecine esthétique, et d'une ligne de crèmes cosmétiques, galeriste, moteur de quantité de colloques en tous genres, bloggeuse, chroniqueuse, et cætera. A 64 ans, elle en fait quinze de moins, et sort un livre, le vingt troisième de sa bibliographie, qui est le prétexte de notre rencontre. Tout à fait homme, c'est son titre, est son deuxième essai paru chez Odile Jacob.

Pour l'écrire, Barbara Polla dit avoir interrogé 200 hommes, «le tout-venant», en entretiens non dirigés, pour comprendre «ce qui les fait hommes». Une méthode on ne peut plus discutée sur le plan scientifique, pour un résultat, disons, pour le moins suspect, mais qui révèle assurément quelque chose de l'auteur: Barbara Polla aime les hommes.

Et nous en parlons en mangeant des hamburgers. «C'est le seul endroit où je m'autorise à en prendre», dit-elle, avant de passer commande d'une version servie sur un lit d'aubergines au four, qu'elle fait accompagner d'un grand cocktail de fruits frais, orange-carotte-citron-gingembre. Elle est médecin, Barbara Polla, et à ce titre elle a le souci de ce qu'elle avale. «Je me méfie des viandes hachées en général», dit-elle, riant à l'idée d'en manger ici mais nulle part ailleurs, au Remor, mais sans remords. Je ne saurai jamais ce qui vaut à cette enseigne le privilège de sa confiance, car nous sautons du coq à l'âne.

J'apprends qu'à 8 ans déjà, Barbara Polla aimait Barbe-Bleue. C'est une drôle de manière de commencer à aimer les hommes, lui fais-je remarquer. «Le pauvre se voyait d'une certaine manière obligé de tuer ses épouses parce qu'elles étaient trop curieuses et ouvraient la seule porte qui leur était interdite dans la maison... Petite déjà, je percevais la tragédie de cet homme, et je me disais que moi, j'aurais respecté son secret, et je n'aurais pas ouvert la porte. Je n'étais pas amoureuse de Barbe-Bleue, non, mais je voulais être son amie.»

Elle consacre un des chapitres de son livre à cette histoire. «Les hommes ont besoin de pouvoir garder leurs secrets, c'est un des principaux enseignements tirés de mes nombreux entretiens. Avec l'idée, aussi, que les hommes ont besoin de désirer. Ils ont le désir du désir. Mais, dès qu'une femme commence à fouiller dans un téléphone portable, l'amour se meurt.»

Barbara Polla me dit qu'elle n'est ni jalouse ni possessive, parce qu'elle est profondément libérale. Je lui fais remarquer que c'est une posture intellectuelle quasi intenable en pratique. Elle répond que si la jalousie peut poindre, parfois, ses convictions les plus profondes la chassent immédiatement de son esprit. Qu'en travaillant sur l'estime de soi, on peut parfaitement en venir à bout. Qu'on peut, en somme, tout contrôler avec son cerveau. Elle a été mariée près de trente-cinq ans.

Je vois que Barbara Polla ne mange pas le pain de son hamburger. Dans son assiette, elle a ouvert le sandwich et picore son contenu avec couteau et fourchette. «Pour me sentir bien dans ma peau, j'ai besoin de me sentir légère.» Alors elle limite les féculents, mais sans les bannir. «Vous avez vu, j'ai mangé mes pommes de terre!» se justifie-t-elle.

Mais revenons aux hommes, et tentons de comprendre pourquoi et comment elle les aime. «Je suis plus à l'aise avec eux que la plupart des femmes.» Cette faculté de les côtoyer, elle l'aurait acquise au cours de sa scolarité. «Je voulais apprendre le grec ancien. Or, à l'époque, les filles ne pouvaient le faire que sur examen. Au collège, nous étions trois filles pour 400 garçons. Et nous ne restions pas entre nous. A cet âge crucial, mes copines étaient donc des copains.»

Sa curiosité pour les hommes serait donc une espèce d'envie de faire partie de la bande? «Pas uniquement. Disons que j'ai un désir pour les hommes en général. Qui n'est pas seulement celui du corps, d'ailleurs. Je me rappelle qu'un jour, j'avais 12 ans, nous étions à un mariage, mon père m'a remise à l'ordre en me disant: Barbara, on ne regarde pas les hommes comme ça!»

Elle est assise face à la salle. Elle a terminé son assiette. «Vous voyez les deux messieurs, juste là?» Je me retourne pour voir un grand et bel homme poivre et sel, discutant avec un autre qui nous tourne le dos. «Si j'avais été en train d'écrire mon livre, je serais allée leur parler, par exemple.»

Elle passe commande d'une tarte Tatin avec son café. Nous ne parlerons pas de son ex-mari, et au fond très peu des quatre filles qu'ils ont eues ensemble. Nous évoquons son père, un homme «extraordinaire», professeur d'allemand, «avec qui je dialogue encore, au-delà de la mort». Ses deux frères, un aîné et un cadet, avec lesquels elle s'entend excellemment, et qui ont tous deux fait de grandes carrières, bien dans le rang – contrairement à elle, dit-elle, qui brille par un parcours non conventionnel.

Et sa mère? «Ma mère et moi avons désormais une relation parfaitement apaisée. C'est une immense chance. Quelle fille n'a pas, un jour ou l'autre, une relation de conflit avec sa mère?» De sa tarte, elle n'a mangé que les pommes, laissant la pâte caramélisée toute nue dans l'assiette. «Un jour, ma mère m'a dit: je ne suis pas une mère pour les filles», lâche-t-elle sans mesurer tout de suite l'importance de cette phrase dans la conversation qui nous occupe. «Vous pensez que c'est de là que vient ma curiosité des hommes?»

Nous n'avons pas vu passer l'heure. Elle doit s'enfuir presque en courant. Elle a l'air d'une étudiante avec son sac à dos. Je me demande si elle a rendez-vous avec un homme.